

Tue-moi une fois, tue-moi deux fois...

Une pièce, trois personnes et un lit de mort. Mon lit. Un silence glauque s'est abattu ce soir sur le manoir. Pas un chat noir ne miaule. Pas une chouette ne chante sa plainte nocturne. On entend tout juste le vent siffler dans les vieilles tuiles et les interstices des fenêtres à double vitrage qu'il secoue. Et tout cela résonne dans les couloirs comme autant de voix discordantes dans le requiem de Penderecki. J'aimais beaucoup sa musique de mon vivant. Cette nuit le vent me le rappelle. Mais il me rappelle aussi que plus jamais je ne pourrai l'écouter. Le chœur de Penderecki chante mon dernier souffle. Tiens, voyons ce que pense mon fils bâtard :

« Je me tiens à l'opposé de sa tête appuyée sur trois coussins de velours, ses yeux sont tournés vers le plafond où la femme à ma droite – *ma femme et sœur et ta tante et mère adoptive, respecte-la voyons* – a peint une fresque représentant un soleil et une lune et trois planètes errant dans les étoiles. » *Ma femme et moi, entourés de nos trois enfants chéris.* « Je repense à comment père tua accidentellement mon beau-frère qui est la première planète. » *J'étais saoul et l'avais pris pour un cambrioleur.* « Je repense à ma belle-sœur qui est la deuxième planète. » *La pauvre n'a pas supporté sa mort et s'est jetée en bas des falaises.* « Ne reste plus que moi. La dernière planète allumée sur le lustre, une planète naine. La femme adore ce genre d'allégories. Ça s'est aggravé quand ses deux enfants sont morts. Elle a commencé à croire aux fantômes, à leur faire bâtir des pièces dans des endroits improbables. J'ai hérité d'une mauvaise copie de la maison Winchester. » *Comment ça, tu as hérité ? Veux-tu ? Je ne te lègue rien dans le testament !* « Le soleil est éteint et il ne reste qu'une veilleuse au-dessus du lit. Elle éclaire faiblement nos trois visages en plus de celui du mort. Je n'ai pas dormi depuis plusieurs jours. » *Ainsi, c'est pour ça que tu me veillais.* « Ils m'affirment qu'il est mort ce midi. » *Midi douze précisément.* « Il pourrait être mort il y a cinq minutes. Il est mort et c'est tout. » *Et ça t'arrange !*

Quand je pense que j'ai eu pitié de lui à cause de cette sorcière que ma femme m'avait forcé de consulter. Elle devait nous permettre de contacter nos deux ainés mais ne nous a parlé que du bâtard. Qu'il reviendrait me tuer si je l'abandonnais. Sinon je l'aurais mis à l'orphelinat comme les autres. Et j'ai eu pitié de son visage si pâle, si innocent dans les bras de ma maîtresse, que je n'ai pas eu le courage de le tuer. J'aurais dû le faire, tant pis pour l'autre prédiction. Celle qui disait que dans ce cas la maison brûlerait. Finalement me voilà mort de ma belle mort. Comment pourrait-il me tuer maintenant ? comment pourrait-il la brûler ? Mais c'est qu'il fait bien pire : il souille mon testament !

–Qu'est-ce qu'il faut faire ? demande le valet à gauche du lit.

–Il faut l'enterrer, dit la femme à droite.

–Lisons son testament, dit le bâtard.

–Qui est l'exécuteur ? dit le valet.

–Son cousin. Il devrait arriver à l'aube.

Si tu ne l'as pas tué avant.

–Nous devrions aller nous coucher en attendant, dit le valet.



–Non, dit la femme. S’il se réveillait ? J’ai cru l’entendre marmonner.

Non. Je parle dans ta tête.

–C’est sûrement le vent, dit le bâtard.

–Allons-nous coucher, insiste le valet. Ça nous fera du bien à tous, une bonne nuit de sommeil. Je préparerai le café pour nous tous demain matin.

–Il va se réveiller, j’en suis sûre, dit la femme.

–Si cela fait plaisir à Madame, dit le bâtard, agacé, nous pourrons nous relayer dans un tour de garde.

Ça te permettra de me tuer une deuxième fois, hein ?

–Mais...

–Ne discutez pas, valet, crie le bâtard d’un ton cassant. C’est moi qui commande, ici, maintenant. Pour la peine, vous commencerez le tour.

Tu as peur que j’emmène tout dans l’au-delà, n’est-ce pas ? Il me reste encore deux trois choses à terminer et je m’en irai. Avec ta part.

–Puis-je commencer ? insiste la femme.

–Si Madame se porte volontaire.

–Et cessez de vous conduire en petit chef. Il n’est pas encore mort. Et quand bien même le serait-il, vous n’êtes pas certain qu’il vous lègue le domaine. Après tout, vous n’êtes qu’un bâtard.

–Et la bâtardise m’a mieux réussi que l’ébriété à votre fils et le deuil à votre fille.

Il sourit d’un air triomphant qui me dégoûte. Ma femme prend un air résigné, toute fière qu’elle est. Mais je sens une blessure rouverte en elle. Je commence à souhaiter que le bâtard me tue à nouveau.

–Sire, marmonna le valet. Quels sont vos ordres ?

Il est prudent. Mais il prête allégeance à un usurpateur.

–Madame commencera donc. Dans trois heures ce sera vous. Moi-même, des trois heures douze à six heures douze je prendrai le relais.

–Vous êtes un monstre, dit la femme.

Tous vont se coucher et je me retrouve seul à seul avec elle.

*

Tu entends ce qu’il dit ? Il prétend... pourquoi l’as-tu gardé ? Pourquoi lui ? Pourquoi ne lui as-tu pas réservé le même sort qu’aux autres ?

Il avait quelque chose de spécial. C’est la vieille sorcière qui me l’a affirmé.

Il aurait dû finir dans la fosse. Comme tous les autres.

Nous avons convenu...

De rien du tout ! Tu m’as mise devant le fait accompli et...

Vas-tu me laisser t’expliquer à la fin ? Je suis déjà mort, fais-moi cette faveur.

Bon.

J’avais vu ses yeux... il y avait dedans... une flamme... qui pourrait raviver notre foyer. C’est comme ça que la sorcière l’a interprété.

Soit elle t’a dit ce que tu voulais entendre grâce à une bourse sonnante et trébuchante, soit tu mens. Ton or a fondu dans le moule de ces belles paroles. Le reste va finir dans les mains de celui qui brûlera ton empire.

Brûler mon ... ? Après tout, ce n’est plus mon affaire. Je suis mort. À qui parles-tu depuis tout à l’heure ?

À toi, quelle question ?



–Les morts ne parlent pas, Madame, dit le valet. Je vous suggère d’aller vous coucher. N’ai-je entendu moi aussi que ce que je souhaitais entendre ?

*

Madame chuchote une dernière chose à l’oreille du mort et sort en sanglotant et je l’entends hurler avant de claquer une porte. Elle craque et je la comprends. À sa place je pense que j’aurais craqué aussi. Son deuil et la maladie de Monsieur... La pauvre n’a pas supporté. Au moins elle ne m’a pas demandé d’aller surveiller ses pièces qu’elle a fait construire pour les soi-disant fantômes de ses enfants. Personne, pas même elle, ne pouvait les déranger. Et ce parvenu qui parce que Monsieur a engrossé une putain se croit l’héritier... Je le vois déjà détruire le havre de paix où nous sommes. *Pour ça, c’est très simple, il ne faut pas le tuer.* Le vieux chêne va être abattu. Une tour sera construite à sa place. Le jardin va devenir une allée pour toutes sortes de véhicules dont raffole le jeune. *Ose le dire : le bâtard.* L’étang aux poissons dont les nénuphars ornaient les reflets du soleil les matins d’été va devenir une piscine stérile avec toujours au moins une fille dénudée s’y pavanant un verre à la main. Ce lieu heureux et sans peine que jalousaient tous les voisins de feu Monsieur le comte va devenir un énième nid de débauche et d’abus. *Ne sois pas si alarmiste, voyons. Il n’a pas encore hérité.* Et Monsieur ne bouge pas dans son lit... *Dois-je te rappeler que je suis mort ?* Personne n’a eu le courage de fermer ses paupières. Ses yeux, que regardent-ils ? *Le destin qui t’attend si tu fais ce que je pense que tu vas faire.* Aucun prêtre n’est venu administrer l’extrême onction. Comment nous assurer que Monsieur est dans un lieu meilleur maintenant ? *En même temps, je suis excommunié. Tous les paradis me sont fermés, ainsi que tous les enfers. Je suis condamné à errer entre deux mondes.* Son corps commence à empester. J’ouvrais bien la fenêtre mais ce serait appeler les charognards à table... *Fais comme il te plaît. Cette vieille carcasse ne m’est d’aucune utilité.* Misérable. Le monde que j’ai connu a fini de mourir dans ce lit que je veille. Plus rien ne m’attend, là-dehors. *Ne fais pas de bêtises. Qu’est-ce que... le revolver dans ma commode. Non !* Que fais-je encore ici ? Monsieur le Comte est mort. Le domaine est fini. Mon travail est terminé.

*

J’entends la Comtesse hurler et claquer une porte.

Entre temps je rêve de mon père que j’ai fait boire ce soir-là et j’avais beaucoup bu aussi c’est du moins ce que je lui ai fait croire et lui était complètement saoul oui tout s’était passé comme prévu. Pendant ce temps notre cousin avait drogué mon beau-frère et l’avait fait habiller comme un vagabond avant de le ramener à la maison. L’absinthe a fait son office.

Puis trois heures plus tard j’entends un coup de feu qui me fait me lever plus vite que prévu. Aussitôt j’accours dans la chambre du mort. Couché dans le lit, le front percé, je vois le valet dont le sang recouvre peu à peu le visage. À son chevet, le comte, un revolver encore fumant à la main.

Tue-moi une fois, vis. Tue-moi deux fois, meurs. Meurs et répands le feu.

Je le savais. Le valet projetait depuis longtemps de tuer monsieur le Comte. C’est qu’il était amoureux de sa fille.

Pauvre idiot, tu crois que c’est pour ça que je suis revenu ? Pour une vulgaire histoire de cœur ?

J’entends un autre coup de feu. La Comtesse. Sans réfléchir je cours dans sa chambre. Elle est dans la même position que le valet. Je sors, horrifié.

Je vois déjà les titres du journal. « Devenu fou, le fils illégitime du comte, qui s’est vu n’avoir aucune part d’héritage, a sauvagement tiré sur la comtesse et le valet, avant de mettre le feu au manoir. »



Le projet Bradbury

Mais ce n'est pas vrai ! Je veux faire fleurir ce manoir ! Mais qui me parle ?

Tu crois pouvoir me faire marcher ? Qui crois-tu que je suis ?

Non, j'ai halluciné en vous voyant au chevet. Je ne dors pas assez. Ce n'est pas...

Si.

S'il existe un Dieu, qu'il me réveille maintenant. Qu'il me pardonne, au moins.

*

On entend un ultime coup de feu. L'oracle alors annoncé se réalise. Les flammes s'emparent peu à peu du manoir. Des navires prenant l'incendie pour la lueur d'un phare s'échouent à l'endroit-même où la fille du Comte se suicida. Au petit matin demeurent quelques flammes qui achèvent le tas de débris et de cendres qui reste de la maison. Un vent se lève, qui souffle les braises sur le jardin tout autour du domaine. Tous les arbres, tous les buissons, jusqu'au vieux chêne, comme autant de torches s'allument et la fumée noircit la faible lumière de l'aube. Une couche de cendres recouvre l'étang et peu à peu les poissons flottent à la surface. Quand tout le domaine est détruit, un ultime hurlement déchire le ciel. Et plus rien. Le comte repose en paix.

